

Les maisons des Japonais ne sont généralement construites que de bambous et de planches légères, et les cloisons intérieures sont ordinairement formées par des feuilles de papier tendues sur des châssis. Il n'y existe, d'ailleurs, aucun moyen de chauffage sérieux.

La maison que venait de louer M. Bondonnat était heureusement plus solide. Elle avait été bâtie quelques années auparavant par un anglais et les murailles en étaient de briques solides. Le toit était couvert de tuiles vertes et jaunes, d'un effet très pittoresque, et, ce qui fit grand plaisir à M. Bondonnat, elle était munie de portes fermant à clé.

Elle ne comprenait que quatre pièces, deux au rez-de-chaussée, séparées par un couloir qui aboutissait au jardin, et deux au premier étage.

L'ameublement était demeuré tel que l'avait laissé son premier propriétaire. Les sièges, très commodes, étaient de bambou et de rotin. Les gros meubles, de ce bois de camphrier rose qui est abondant dans ces parages. Enfin, la chambre à coucher, munie d'un cabinet de toilette, avec un appareil à douches, offrait un lit de fer et de cuivre protégé par une moustiquaire.

En somme, M. Bondonnat ne pouvait espérer trouver mieux.

Le jardin, surtout, l'enchantait, avec sa luxuriante végétation, qu'entourait une solide palissade de bambou.

Il y avait là de belles collections de lis et de chrysanthèmes, des cycas et des bananiers, des cerisiers en fleurs, des palmiers, des orangers et de superbes cocotiers chargés de fruits.

Au centre, un bassin, orné de rocailles, était rempli de dorades de la Chine et de poissons aux gueules

monstrueuses, dont quelques-uns portaient des petits anneaux d'argent passés dans les ouïes.

M. Bondonnat s'installa joyeusement. Il rangea ses papiers dans le petit meuble de camphrier à tiroirs qui se trouvait dans sa chambre à coucher. C'est là aussi qu'il déposa un appareil qui servait à constater la présence des radiations ultra-violettes, et qu'il avait inventé pendant son séjour à l'île des Pendus. Cet appareil d'une excessive sensibilité, était renfermé dans un écrin.

Sans l'impatience qu'il éprouvait à la pensée de passer encore trois semaines sans donner de ses nouvelles à sa fille, le vieux savant eût été parfaitement satisfait.

Il se proposait, d'ailleurs, de rapporter de son séjour dans cette île de Basan, qui n'avait été étudiée par aucun savant, les documents les plus curieux et peut-être qui sait? une plante ou un animal inconnu. Après avoir fait, comme on dit, le tour du propriétaire, M. Bondonnat appela le cosaque Rapopoff et le chargea d'aller aux provisions.

Rapopoff s'empressa d'obéir, emmenant avec lui les deux Esquimaux. Il ne revint qu'au bout d'une heure, pliant sous le poids de victuailles de toutes sortes; les négociants japonais et tagals avaient abusé de la naïveté du cosaque pour lui faire acheter toutes sortes de comestibles hétéroclites.

Il rapportait des mets si bizarres que M. Bondonnat lui-même en demeura rêveur: il y avait des ailerons de requins confits dans la saumure, des pots de grès qui renfermaient des jeunes chiens mort-nés préparés au miel — ce qui est considéré par les mandarins comme un manger fort délicat, — du vin de riz dans des bou-